

INTRODUCTION

« La fête est finie. Elle a été magnifique. Il faut comprendre pourquoi. » Ce sont par ces mots que Noël Couëdel achève son éditorial paru dans *Le Parisien* du lundi 25 août 1997, au lendemain de la messe de clôture des Journées mondiales de la jeunesse (JMJ) qui a réuni sur l'hippodrome de Longchamp, près de Paris, le pape Jean-Paul II, des centaines de cardinaux et d'évêques et plus d'un million de pèlerins, pour la plupart âgés de moins de 35 ans.

Le grand quotidien francilien, décliné sous le titre *Aujourd'hui en France* en province, est au diapason du reste de la « grande presse », d'ordinaire peu portée aux effusions religieuses : « Rien ne peut permettre de salir ou de diminuer l'événement que la France vient de vivre. N'en déplaise aux esprits chagrins, c'est un séisme dont on n'a pas fini de parler ; une secousse qui laissera longtemps ses traces dans nos têtes », écrit Franz-Olivier Giesbert dans *Le Figaro*. Henri Tincq dans *Le Monde* considère que « de même qu'on a parlé de génération Mitterrand, on pourra parler demain d'une génération de Longchamp pour exprimer une utopie

de fraternité universelle ». *Libération*, plus circonspect, considère que « pour faire fructifier ce couronnement, l'Église catholique française ne devra pas ménager ses efforts » mais la rédaction reconnaît l'ampleur inattendue du rassemblement en y consacrant sept pages, dont l'intégralité de la couverture, agrémentée d'un détournement d'une chanson de Jacques Dutronc en guise de gros titre : « Un million et lui, et lui, et lui¹ ».

Prenant le relais de la télévision et de la radio, qui ont retransmis en direct les temps forts de ce qui a été qualifié de « Woodstock catholique », ces articles de presse écrite construisent l'édition française des JMJ en « événement² », c'est-à-dire en fait révélateur des latences de la société (besoin de spiritualité, de repères, de communion) et annonciateur de bouleversements sociaux, politiques et religieux. Ils sont prolongés par des albums et des livres-souvenirs qui célèbrent le dispositif et ses protagonistes. Mais l'écume de la fête catholique est chassée par celle d'autres grandes émotions collectives, à commencer par celle provoquée par la mort de Lady Diana le 31 août 1997 à Paris.

En France comme dans la plupart des autres pays où elles ont fait escale, les JMJ entrent, à peine refroidies, dans un placard mémoriel dont la porte ne s'entrouvre que rarement, lorsqu'à la faveur d'un nouveau rassemblement,

1. *Le Figaro*, 25/08/1997, p. 1 ; *Le Monde*, 26/08/1997, p. 6 ; *Libération*, 25/08/1997, p. 4.

2. Nora, 1974.

des journalistes ou des organisateurs s'avisent de mettre en perspective ce dispositif institué en décembre 1985 par Jean-Paul II et repris à leur compte par ses successeurs, les papes Benoît XVI et François. Le phénomène n'a pas laissé les universitaires indifférents, mais leurs travaux relèvent majoritairement de l'analyse sociologique des participants, et subsidiairement de l'examen de la construction médiatique de l'événement. Si des perspectives géographique, psychologique, anthropologique sont ponctuellement développées, l'approche historique est encore balbutiante¹.

C'est le but de cet ouvrage que d'entreprendre l'étude de ces Journées mondiales de la jeunesse, des origines jusqu'au décès de Jean-Paul II en 2005. Cette limite chronologique se justifie par la nécessité de garder un minimum de recul historique mais aussi par la volonté de conduire une enquête basée sur la consultation d'archives et la collecte de témoignages inédits et non sur la simple compilation de sources imprimées. Or, durant le seul pontificat de Karol Wojtyła, vingt JMJ ont été célébrées, douze sous la forme de rassemblements locaux, diocèse par diocèse, le jour du dimanche des Rameaux (qui n'entrent pas directement dans le périmètre de ce livre) et huit sous la forme de grands rassemblements internationaux : Buenos Aires (1987), Saint-Jacques-de-Compostelle (1989), Częstochowa (1991), Denver (1993), Manille (1995), Paris (1997), Rome (2000) et Toronto (2002). Faire « le tour » de cette documentation

1. Stala et Porębski, 2016.

constituait un défi suffisamment grand pour ne pas intégrer les JMJ de Benoît XVI — Cologne (2005), Sidney (2008), Madrid (2011) — ni celles de François — Rio de Janeiro (2013), Cracovie (2016) et Panama (2019)¹.

Au point de départ de ce projet, il y a une motivation personnelle. J'ai participé à la JMJ de Paris en 1997, à l'orée de mes 20 ans. Au risque de me déconsidérer auprès des lecteurs pour qui toute dimension spirituelle est suspecte, je dois avouer qu'elle fut pour moi, comme pour une proportion non négligeable des 11,5 millions de jeunes qui, selon les estimations, ont participé à l'une des JMJ de Jean-Paul II, un « lieu de plénitude² ». Revenir sur cette expérience à la fois personnelle et collective, et m'en faire en quelque sorte le mémorialiste, a fait partie des moteurs qui m'ont donné du cœur à l'ouvrage. Mais je me suis efforcé, en tant qu'historien, d'élucider et de tenir à distance cet intérêt propre, afin de mener « professionnellement » l'analyse des JMJ, qui sont des phénomènes à entrées multiples.

Ces fêtes itinérantes sont tout d'abord l'occasion de renouveler l'approche de la figure de Karol Wojtyła, qui a

1. Par commodité, dans les lignes qui suivent, le terme « Journée mondiale de la jeunesse » sera réservé aux éditions internationales. Même si elles durent plusieurs jours, le Saint-Siège utilise le singulier pour désigner ces rassemblements mondiaux (la Journée mondiale de Cześćochowa par exemple). Le pluriel désigne l'ensemble des éditions. Je suivrai cette règle, même si, en France, l'utilisation de la forme plurielle est répandue.

2. Taylor, 2011, p. 20.

fait l'objet de multiples biographies, et sur laquelle se projette aujourd'hui l'ombre des scandales. Alors que des voix s'élèvent pour « décanoniser » Jean-Paul II¹, cet ouvrage propose de « l'historiciser », en le replaçant dans son époque et son environnement, et en concentrant l'enquête, qui ne se veut ni complaisante ni à charge, sur l'un des principaux marqueurs de son pontificat. Au-delà de son chef, les JMJ permettent d'éclairer l'ensemble de l'institution catholique, et notamment le processus de la décision, une question socialement brûlante à l'heure où j'écris ces lignes. La série des scandales de pédophilie qui a secoué le catholicisme depuis 2018 a en effet remis sur le devant de la scène la question des mécanismes du pouvoir dans cette institution globale. Les abus sexuels commis par des prêtres, couverts par des évêques, ont été interprétés comme un symptôme du « cléricisme », soit l'accaparement par les clercs de pouvoirs qui ne relèvent pas des prérogatives spirituelles que leur confère leur ministère. L'ecclésiologie de Vatican II, qui implique la participation de tous les baptisés aux choix, ne serait pas déployée dans les structures institutionnelles. Au-delà de l'équilibre des pouvoirs entre laïcs et clercs, la crise pédophile a aussi mis en lumière les défaillances de la gouvernance. Les compétences trop larges des évêques (à la fois responsables hiérarchiques et juges) et de la curie romaine (décisionnaire ultime mais incapable de gérer concrètement l'ensemble des dossiers) ont été mises en cause. Les JMJ,

1. C. Pedotti et A. Soupa, « Nous demandons la décanonisation de Jean-Paul II », *Le Monde*, 11/03/2019 ; Pedotti et Favier, 2020.

qui supposent la coopération entre clercs et laïcs mais aussi entre les différentes instances décisionnaires du catholicisme — le diocèse qui accueille, la conférence des évêques du pays concerné, les responsables des « communautés nouvelles », le Conseil pontifical pour les laïcs de la curie romaine —, sont un objet d'analyse particulièrement intéressant pour observer de manière distanciée le gouvernement de l'Église catholique, à partir du pontificat de Jean-Paul II, généralement perçu comme un moment de recentralisation romaine qui serait pour partie responsable des dysfonctionnements actuels¹. Au-delà de cet aspect, les JMJ sont un observatoire privilégié de l'évolution de la scène catholique entre 1984 et 2002 sur plusieurs enjeux contemporains : la place des femmes, l'inclusion des personnes handicapées, le discours sur l'homosexualité, le rapport à la diversité culturelle et religieuse, l'adaptation à la sécularisation...

Sur ces deux derniers points, l'étude des JMJ présente un intérêt qui dépasse le catholicisme. Toutes les institutions religieuses, dans l'aire occidentale tout du moins, sont confrontées à la diminution de leur emprise sur les individus, par marginalisation du religieux dans la vie sociale et par pluralisation des convictions sur un territoire naguère plus homogène. Ces deux phénomènes concourent à ce que l'appartenance religieuse ne soit plus transmise quasi automatiquement durant l'enfance, mais fasse l'objet d'un choix personnel au cours de la trajectoire de vie. Non seulement

1. Miccoli, 2012 ; Palard, 2004 ; Senèze, 2019, p. 27-28 ; Thiel, 2019, p. 401-403.

les individus se retrouvent libres d'opter entre différents systèmes de croyance, mais ils peuvent aussi constituer leur propre religion « à la carte ». La période allant de 17 ans — âge, selon Karl Mannheim, du questionnement et de la transformation des valeurs héritées — à 20 ans — âge de la consolidation des valeurs choisies — devient donc un enjeu déterminant pour les religions. L'analyse du dispositif des JMJ permet de saisir comment l'une d'elles essaye de regagner des « parts du marché », mais aussi de réguler la croyance pour éviter la prolifération des « bricolages religieux », en ciblant prioritairement la jeunesse, conçue comme l'avant-garde de la société¹. Elle permet aussi de voir comment, à rebours de la dynamique de la modernité qui tend à séparer le religieux des autres sphères sociales, des catholiques coopèrent avec les autorités publiques mais aussi des entreprises, des artistes et des médias pour construire un événement spirituel. Dans quelle mesure cette stratégie, qui s'inscrit dans un mouvement de retour du religieux dans l'espace public², est-elle un succès ? Répondre à cette question suppose d'entrelacer le fil de l'histoire religieuse, avec ceux des histoires culturelle, sociale, économique, politique, diplomatique des pays concernés... L'analyse des effets des JMJ requiert également de relier l'étude de l'action de ses protagonistes avec les nombreuses enquêtes sociologiques disponibles sur le rapport des jeunes à la religion en Amérique du Nord et en Europe.

1. Hervieu-Léger, 1999 ; Mannheim, 1928 ; Collins-Mayo et Dandelion, 2010, p. 1.

2. Casanova, 1994.

Au fil de l'enquête, j'ai été confronté à la surabondance des sources imprimées, orales, audiovisuelles et électroniques, et, en même temps, à certains problèmes pour accéder aux archives institutionnelles, notamment du fait de la diversité des politiques d'ouverture des fonds aux chercheurs au sein de l'Église catholique. Je me suis efforcé de repérer et de mettre en réseau l'archipel documentaire disponible. Je l'ai complété en collectant les témoignages d'une cinquantaine de protagonistes, anciens organisateurs et participants, afin de contrebalancer la rationalisation inhérente aux sources écrites et saisir les rapports humains dans leur densité.

L'ensemble de ces matériaux a été questionné avec des problématiques qui s'inscrivent dans la perspective d'une histoire globale du fait religieux, non seulement parce que le récit prend à bras-le-corps la question encore peu traitée de la contribution religieuse au processus de mondialisation, en étudiant comment le catholicisme participe à la production d'un « événement-monde », mais aussi parce que le « global » est la catégorie d'observation permettant de saisir les JMJ non pas pays par pays mais « planétairement », par connexion les unes aux autres des expériences des acteurs. Cette mise en réseau permet de saisir la spécificité des contextes nationaux mais aussi les dynamiques transnationales qui traversent l'ensemble des espaces étudiés. Elle ouvre la possibilité de comparaisons inédites sur la place du religieux dans les sociétés de tradition chrétienne. Le « global » est aussi un outil pour aborder l'institution catholique, et plus spécifiquement la papauté, dans une

INTRODUCTION

perspective renouvelant la vieille histoire ecclésiastique. Au lieu de raconter l'expérience catholique par le haut, le pape prenant des décisions relayées par les évêques et appliquées docilement par les fidèles, il s'agit, dans le sillage de travaux récents, de valoriser la faculté d'action (*l'agency*) des cadres intermédiaires et des simples baptisés, notamment dans la manière dont ils interagissent avec les initiatives papales et établissent des connexions qui ne passent pas forcément toutes par Rome. Cette vision du catholicisme global, comme réseau multipolaire plutôt que comme structure pyramidale, légitime le fait d'avoir mené l'enquête à Rome mais aussi dans sept des huit pays où se sont déroulées les JMJ de Jean-Paul II. Il s'agissait de tendre vers une histoire à « parts égales¹ ».

1. Mercier, 2019 ; Sirinelli, 2002 ; Bertrand, 2011.